

Zeitschrift:	Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber:	Société fribourgeoise d'éducation
Band:	88 (1959)
Heft:	6
Rubrik:	L'enseignante face aux jeunes filles d'aujourd'hui

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'enseignante face aux jeunes filles d'aujourd'hui¹

Au simple énoncé du thème de cette causerie, l'on se rend compte de l'importance du problème soulevé. Problème délicat, mais combien intéressant puisqu'il s'enracine au cœur de nos préoccupations journalières d'enseignants et d'enseignantes, bien plus, au cœur de notre cœur. Problème ? ai-je dit. Bien sûr, en tant qu'il comporte une ouverture à des solutions fournies par l'intelligence. Mais le terme de mystère ne conviendrait-il pas tout autant, puisqu'il y a des zones profondes dont il faut tenir compte — et qui sont même l'essentiel — qu'on ne fait que deviner ou pressentir ; mieux, qu'on ne peut qu'approcher. Quoi qu'il en soit, si je retiens le terme de problème, je l'envisage avec le halo de mystère qui lui est inséparable.

Il s'agit donc de la **femme** et de son rôle dans l'enseignement du second degré. Mais il ne peut être question d'une vue de l'esprit, d'un beau système construit à priori. Il s'agit bien — on me l'a précisé d'ailleurs — de communiquer des expériences personnelles. J'essayerai donc d'utiliser ce que m'ont appris quelques années d'enseignement et surtout les réflexions spontanées des grandes élèves de nos différents établissements d'instruction. Car mon exposé se fonde sur des témoignages fournis par une enquête. Les élèves qui préparent cette année un diplôme du second degré ont été invitées à répondre aux trois questions suivantes :

1. Ce que j'attends de mes études et du temps de ma formation.
2. Ce que je souhaiterais y voir modifié.
3. Ce que j'attends de la personne de l'éducatrice.

Toutes les élèves du second degré n'ont pas été atteintes par cette enquête, je le veux bien, mais les réponses me sont arrivées de Genève, Lausanne, Sion, Neuchâtel, Bulle, Estavayer, Fribourg, soit de 15 établissements différents :

6 Ecoles normales	75 réponses
4 Ecoles de commerce	73 réponses
4 Gymnases	96 réponses
Ecole secondaire	93 réponses

Ce total de 337 réponses correspond à une expérience assez concluante.

Qu'il me soit permis de remercier très cordialement ceux et celles qui ont répondu à ma requête. Grâce à leur bienveillante collaboration, je dispose des suggestions intéressantes de plus de 300 jeunes filles, assez raisonnables, puisque les deux tiers ont 18 et 19 ans.

Mon exposé comporte deux parties. Nous verrons en premier lieu ce que la jeune fille d'aujourd'hui attend de ses études et du temps de sa formation — par conséquent, *ce que*, à son avis, nous sommes appelées à lui *apporter*. Dans une deuxième partie, nous verrons ce que cette même jeune fille attend de la personne de l'éducatrice — donc ce que nous devrions *être nous-mêmes* à ses yeux.

I. Premièrement, que sommes-nous censées leur apporter ? Qu'attendent-elles de leurs études ?

¹ Conférence prononcée par Sœur Marie-Baptiste Renevey, Ursuline, à l'auditoire B. de l'Université, à l'occasion de l'assemblée des maîtres catholiques de l'enseignement secondaire et gymnasial, le 26 avril 1959.

Je vous livre les réponses des jeunes filles elles-mêmes, et je commence par les extrêmes :

Je n'attends rien ! Je sais déjà tout ce que m'offrira ma profession. Une autre, un peu plus modeste et plus vraie : *Rien du tout ! Cela vient peut-être du fait que j'aurais préféré ne pas étudier.* Une troisième, mélancolique : *Pas grand-chose ! Je ne sais pas encore le métier que je choisirai.* De telles réponses restent isolées. A l'opposé, il y a l'enthousiasme de celles qui *désirent apprendre le plus grand nombre de langues possible* — je cite — qui veulent *le plus de variété possible, une formation aussi étendue et aussi profonde que possible, des idées claires aussi nombreuses que possible avec tout ce que cela a d'agréable ou de désagréable suivant l'intérêt plus ou moins grand porté aux cours suivis.*

Entre ces deux extrêmes, toutes les autres — plus de 250 — désirent une bonne culture générale, un élargissement d'horizon, une ouverture d'esprit à tout ce qui est nouveau — par conséquent une adaptation des programmes à l'actualité — la formation du goût. Très nombreuses sont celles qui souhaitent qu'une plus large place soit faite aux beaux-arts, que figure au programme un cours régulier d'histoire de l'art, d'histoire de la musique, un cours de rythmique. Elles relèvent cela comme intéressant particulièrement les jeunes filles. Nombreuses aussi sont celles qui souhaitent que les programmes soient allégés, pour permettre une meilleure assimilation des notions et tout autant pour assurer des congés raisonnables qui favorisent la détente, la culture personnelle, la participation à des mouvements de jeunesse, pour qu'elles puissent « s'adonner à des occupations purement féminines. » Quelques-unes — une dizaine — trouvent que les études brident trop les facultés de la femme, qu'elles anéantissent un peu les qualités féminines. Une cinquantaine soulignent qu'elles attendent les bases et une méthode de travail qui leur permettent de continuer personnellement leur formation intellectuelle. Elles veulent donc pouvoir s'entraîner au travail. Je les cite : *Les leçons doivent permettre une large participation des élèves, et pour cela, il ne faut pas que le professeur considère celles-ci comme des oies qui sont là pour se gaver de ce qu'il leur jette. La dernière année surtout, il faudrait que certains cours se présentent sous forme de causeries auxquelles tout le monde participe, la maîtresse dirigeant le débat.* Elles accordent en général une grande importance à la discussion.

Voilà pour *la culture de l'intelligence* au sens général. Qu'en est-il sur le plan *moral et religieux* ?

Si les connaissances intellectuelles vraiment assimilées engagent déjà la vie morale en ce sens qu'elles éclairent et orientent l'acte volontaire, il est de première importance que le jugement soit formé et exercé en toute rectitude. Certaines jeunes filles témoignent qu'elles ont compris. Ecouteons-les : *Je veux être à même de comprendre et de juger sainement les problèmes d'ordre moral, religieux, social. Je souhaite acquérir l'esprit de discernement, le sens des vraies valeurs, l'intérêt pour l'essentiel, une meilleure compréhension du sens profond de la vie. Je voudrais que ma conscience soit bien formée.*

Mais il ne suffit pas de savoir juger, de voir clair en soi-même, il faut encore passer à la réalisation. Bon nombre — une centaine — signalent la nécessité d'une formation du caractère : *Que j'apprenne à contrôler mes réflexes, à assouplir ma volonté. J'attends une amélioration de mon caractère. A l'internat, il faut accepter des remarques qui seraient rejetées si elles étaient faites par un membre de la famille. On doit s'adapter aux autres, vivre avec eux, faire abstraction de soi-même pour que la vie soit tenable. Donc j'espère que le temps de ma formation développera en moi un*

certain esprit de sociabilité qui doit régner partout où je vivrai. L'une d'entre elles ne trouve pas très formateur le fait d'être toujours en contact avec des femmes, élèves et maîtresses. En fin de compte, elle constate toutefois qu'il y aurait quelque chose de gagné si l'on savait bien se comporter entre femmes. *Bref, conclut-elle, j'attends seulement et uniquement de mes études et du temps de ma formation que je devienne « docile » et « souple ».* C'est bien émouvant en fait de sincérité.

Si la volonté doit être entraînée, le cœur doit avoir sa part, sa large part. Elles le comprennent, dans l'ensemble. Une vingtaine attendent de leurs études « de la joie, de l'amitié en même temps que du travail, l'occasion de nouer des amitiés sincères et durables. » Quelques-unes — cinq ou six seulement — souhaitent qu'elles soient formées « à la politesse, au savoir-vivre ». D'autres, plus nombreuses, désirent acquérir — je les cite — *les qualités de cœur si nécessaires à la vie de société, et surtout pour la femme dans le monde actuel.* Toutes les autres envisagent la question, mais indirectement.

Toute vie morale qui ne veut pas être fermée sur l'humain se nourrit de sève divine. Quelques jeunes filles attendent *une formation religieuse qui vienne des profondeurs de telle sorte, disent-elles, qu'on n'ait pas besoin de se targuer toujours de religion.* Elles veulent *des principes religieux sûrs, qui ne seront pas ébranlés à la première question.* Une autre, dans le même sens d'ailleurs : *D'abord et avant tout, j'attends une solide formation religieuse, pas très démonstrative ni mièvre. Cela, je le désire, car j'ai peur devant le nombre étonnant de jeunes filles qui, parce qu'elles n'ont pas pu l'approfondir, abandonnent leur religion pour un « oui » ou pour un « non ».* Or, je sais que mes études, parce que l'expérience des autres me l'a appris, contribueront à me donner de bonnes bases pour affronter la vie et ses nombreux problèmes. Une autre, après cette affirmation cavalière : *Des professeurs-éducateurs je n'attends presque rien, ajoute : Si pourtant, je suis satisfaite de me trouver dans une école catholique où l'ambiance y est toute religieuse, où les cours commencent et se terminent par la prière, où les cours de religion font partie du programme.* La même préoccupation religieuse est attestée par les réflexions de cinq jeunes filles : *Nous avons un quart d'heure de culte par semaine. Ne pourrions-nous pas avoir quelque chose de plus dans ce domaine-là ? Ce serait naturellement facultatif. Peut-être un moment de prière chaque matin, ou n'importe quoi d'autre, mais quelque chose. Il semble que parfois certains professeurs ne voient dans la vie que les études et oublient l'essentiel.*

Il m'est apparu très restreint le nombre de jeunes filles qui envisagent explicitement une formation religieuse : 55 sur 340. Pour être complète, je dois ajouter cependant qu'une centaine attendent une bonne formation à la **vie**. Je cite : *Je désire que les petits échecs scolaires m'aident à surmonter les difficultés que je rencontrerai plus tard. Que je fasse pour ainsi dire de l'entraînement. Je suis probablement appelée au mariage : j'attends une éducation forte, qui soit une base solide sur laquelle je pourrai m'appuyer ; une autre complète « quand je serai mêlée à toutes sortes de courants. Je désire pouvoir résoudre les problèmes que pose notre temps ; les problèmes que pose la situation de la femme dans le monde, et être à même d'assumer des responsabilités.* Il est de toute évidence que celles-ci, même si elles ne le formulent pas, pensent à une formation religieuse et morale qui va de pair avec la formation intellectuelle. Elles souhaitent donc un épanouissement équilibré de leur personnalité. Dieu veuille que le souhait passe à la réalité !

Cet équilibre des puissances est d'ailleurs condition de leur efficience. Et l'efficience, les jeunes filles d'aujourd'hui ne la mettent pas à l'arrière-plan, cela va sans

dire. Si elles désirent toutes une bonne culture générale, c'est afin de pouvoir prendre leur place dans la société. Elles l'affirment catégoriquement : *Je veux devenir une femme cultivée, capable de converser intelligemment, et avec art, sur une foule de problèmes. J'attends une certaine assurance dans la société, un certain équilibre pour pouvoir me sentir à l'aise en face des gens, des choses, des habitudes. Je voudrais devenir une personnalité dont on estime l'opinion, qui soit capable de regarder au-dessus de ses marmites, tout en ne négligeant pas son devoir de femme et de mère.*

Question d'efficience encore, ou d'utilité, le fait d'envisager d'abord ce qui les rapproche de l'homme plutôt que ce qui les en distingue. D'ailleurs, la situation de la femme dans le monde actuel les oriente dans cette direction. On ne pourrait les blâmer de penser avant tout à la profession qu'elles ont choisie ou qu'elles vont choisir. Certaines — près de 50 — se placent nettement sur le plan utilitaire : elles veulent une situation qui les rende indépendantes, qui leur permettre de se suffire à elles-mêmes, d'occuper un poste important, de se faire une position sociale plus agréable. L'une d'entre elles précise : *Toutes, nous désirons un travail intéressant, bien rétribué, cinq jours de travail par semaine, trois semaines de vacances. Mais en cela, ce sont les adultes qui nous donnent l'exemple !*

Pour d'autres — près de 50 également — si la question légitime du gain n'est pas absente, le point de vue est différent. Elles souhaitent ne pas être trop longtemps à la charge de leurs parents, pouvoir gagner honorablement leur vie et celle de leur famille, si c'est nécessaire. Est inclus dans de telles préoccupations un souci d'honnêteté, de reconnaissance, de don de soi plus que d'intérêt lucratif. Les témoignages de cette qualité sont nombreux. En voici quelques-uns encore : *Que je sache faire progresser mes futurs élèves, éveiller en eux l'amour de l'étude, non pour les notes, mais pour l'enrichissement personnel ; que j'aie la possibilité de mieux comprendre les hommes, spécialement les enfants ; que je puisse vivre avec eux, les aider à grandir, à acquérir une personnalité ; que je puisse connaître leur cœur, les aimer et me sentir aimée d'eux ; que j'aie une profession dans laquelle je puisse mettre tout mon cœur ; que je fasse œuvre utile et bienfaisante (pas nécessairement dans l'enseignement), mais que je sache répandre la joie autour de moi. Je voudrais m'occuper d'enfants difficiles, d'orphelins, d'enfants de divorcés, d'enfants qui ont besoin de beaucoup d'amour, pour qu'ils soient aussi heureux que les autres enfants. Je suis décidée à tout pour arriver au but entrevu.* De telles jeunes filles ne craignent pas de se montrer femmes !

A jeter un coup d'œil rétrospectif sur l'ensemble de ces réflexions, nous constatons que le terme de **vie** est celui qui revient le plus souvent : vie de l'intelligence, vie du cœur, vie morale, vie religieuse, préparation à la vie : Et quand elles sont moins explicites, c'est tout de même à la réalité vivante qu'elles se réfèrent continuellement. Elles rejoignent par là la définition même de toute saine pédagogie, celle que Mgr Dévaud formulait ainsi : « L'éducation, disait-il, est l'action réfléchie, impérative et prolongée de l'adulte sur le mineur en vue de lui faire acquérir les qualités nécessaires pour qu'il puisse vivre sa vie de façon à réaliser ses fins temporelles et éternelles dans les circonstances où il est placé. » En résumé, les réponses à notre enquête, en se complétant, nous rappellent les devoirs essentiels de notre mission, de notre beau métier de former des hommes, des « femmes ». Nos élèves exigent exactement ce que nous devons leur donner.

II. Et j'en arrive à la deuxième partie de mon exposé, touchant la **valeur personnelle** de l'enseignante elle-même. La question de mon enquête se présentait ainsi :

Ce que j'attends de la personne de l'éducatrice ?

Quelques rares jeunes filles se sont montrées quelque peu embarrassées par la question. Je dis bien « rares », car dans l'ensemble — plus voisines en cela d'un Alceste que d'un Philinte — elles ont répondu avec la franchise qui leur est coutumière. Et nous leur en savons gré.

Une faible minorité — une dizaine — dénient à l'enseignant ou à l'enseignante toute action éducatrice. A leur avis, la formation se fait en dehors de l'école ; la vie privée de l'élève ne doit pas préoccuper les maîtres. *Nous n'avons pas d'éducatrice*, proteste une jeune fille, *mais des professeurs qui donnent des cours, c'est très différent !* Toutes les autres semblent perméables à l'influence des personnes enseignantes. Mais elles se montrent très exigeantes quant à la qualité de ces personnes. Peut-on les en blâmer ?

Cinq vont jusqu'à dire : *Il faudrait qu'elles soient parfaites ou du moins qu'elles se rapprochent le plus possible de la perfection*. Elles réunissent en une synthèse ce que leurs camarades ont détaillé. Essayons de voir quels sont les éléments de cette perfection existentielle entrevue par des yeux de 20 ans.

Il va de soi qu'elles exigent de l'enseignante des qualités d'intelligence, non pas exceptionnelles, mais solides, développées par une bonne formation. Et puis, *qu'elle n'ait pas des œillères*, précise l'une d'entre elles, *et ne soit pas confinée dans la branche qu'elle enseigne sans jamais faire une diversion en plaçant une anecdote ou en relatant une expérience*. Une autre : *Qu'elle ait un esprit large qui évolue au rythme du temps, un esprit ouvert qui sache accueillir les nouveautés*. Ou encore : *Qu'elle ait une culture largement humaine. Si les enfants pensent que la maîtresse sait tout, les jeunes filles souhaitent qu'elle sache le plus possible ; elles attendent que leur maîtresse les renseigne sur toutes sortes de questions et de problèmes qui les préoccupent*. Bref, elles exigent de l'enseignante beaucoup de **science**, mais sans pédanterie ni *complexe de supériorité*, souligne l'une d'entre elles.

Compétence, ouverture d'esprit, connaissance des problèmes qui se posent aux jeunes, et en particulier aux jeunes de notre temps : tout cela suppose des *qualités intellectuelles* incontestables.

Elles ne sont pas les seules, bien entendu, à constituer la perfection relative d'une éducatrice. Reste toute la gamme des *qualités morales*. *Du caractère, du caractère*, répète une jeune fille de 19 ans. *Que l'éducatrice ne soit pas une girouette !* Les autres, plus nuancées dans leurs affirmations, souhaitent que l'enseignante sache s'imposer, quelle sache être ferme et exigeante quand il le faut — j'emploie leurs expressions — *qu'elle crée la discipline avec toute sa personnalité*. Toutes, à trois ou quatre exceptions près, quand elles exigent de l'éducatrice la **fermeté**, **l'autorité**, s'empressent d'ajouter *mais sans étroitesse, sans intransigeance, sans se faire craindre*. Elle devrait être sévère et aimable à la fois.

Le moyen d'allier fermeté et bonté, n'est-ce pas d'**aimer** vraiment ? Elles ont bien compris cela celles qui ont écrit : *Une seule chose me semble indispensable à l'éducatrice : l'amour de sa vocation et l'amour de ses élèves, tout le reste suivra naturellement. L'amour de sa vocation ? donc de l'enseignement : Qu'elle n'expédie pas sa leçon comme une corvée ! Qu'elle aime assez sa branche pour communiquer à l'élève sa propre ardeur. Qu'on ne sente pas que son enseignement la fatigue, l'ennuie : il deviendra machinal et assommant. Si, au contraire, elle y met sa conviction, son cœur*

et même sa fantaisie, elle aura gagné la partie. L'amour de sa tâche ne va pas, bien entendu, sans *l'amour des êtres vivants* à qui l'on se voue. Si toutes ne formulent pas le principe — ou la cause — toutes en signalent les effets :

Que l'éducatrice ne se contente pas de connaître le caractère collectif de sa classe, mais quelle cherche à connaître ses élèves comme autant d'êtres très différents les uns des autres. Il faut que chacune soit assurée de l'intérêt qu'on lui porte. Que l'éducatrice se mette dans la peau de chacune pour connaître ses difficultés, les difficultés familiales, mais sans être indiscrete. Qu'elle ait de l'intérêt pour l'âme, pour le caractère de ses élèves autant que pour leur cervelle.

Cette connaissance aimante et personnelle entraîne nécessairement la **compréhension**, une compréhension faite d'optimisme et de confiance à l'égard de la jeunesse moderne, souligne-t-elles, sans une référence continue au temps passé. *Qu'elle ne s'effraye pas de nos idées, qu'elle nous écoute et, après, qu'on puisse discuter. L'éducatrice doit respecter les idées de ses élèves, les éclairer au besoin, mais jamais imposer les siennes. J'aimerais un peu plus de liberté pour pouvoir apprendre à me conduire moi-même. Dans la vie, je devrai prendre mes propres responsabilités.* Une autre encore : *Quel bien peut faire une éducatrice qui ne tient pas trop mordicus à toutes les règles, mais qui sait parfois céder, avec compréhension et connaissance de la psychologie humaine.* Il est visible que la compréhension qu'elles exigent unanimement — plus de 300 témoignages — n'est pas faiblesse ni condescendance excessive, mais « une ferme compréhension ». Elles ne souhaitent pas qu'on leur passe tous leurs caprices ni qu'on approuve leurs idées en bloc. Elles exigent, de l'éducatrice, du tact, le respect d'une personnalité qui se cherche.

Connaissance et compréhension supposent une certaine **proximité** entre élèves et maîtresses, mais une proximité qui vienne du dedans avant tout. Elles ont bien soin de noter qu'une certaine distance doit être maintenue, que l'éducatrice ne doit jamais devenir l'une des leurs, mais — et je les cite — *qu'elle ne se tienne pas sur un piédestal ou alors qu'elle en descende quelquefois pour un contact plus chaleureux avec ses élèves.* Une autre : *Qu'elle ne se retranche pas derrière sa respectabilité comme dans un bastion inabordable.* Les images sont éloquentes ! Un autre témoignage, émouvant dans sa fraîcheur et sa spontanéité : *J'aimerais un peu plus de sociabilité entre éducateurs et élèves, car ce sont vraiment deux cercles fermés. Ils savent beaucoup de nous, et nous ne savons rien d'eux. Ne pas entrer dans leur vie privée, pas du tout, mais des fois quand ils sont heureux, on a envie de se réjouir avec eux, et d'autres fois, quand ils sont malheureux, on aimerait les aider, rien qu'en restant sages une heure ou deux. Rien que cela peut les aider.* N'est-ce pas touchant ?

Un climat de sympathie, de confiance mutuelle, est évidemment la condition d'un travail fructueux. « Que son extérieur et son intérieur soient pacifants et non pas excitants. Que ce ne soit pas la crainte qui stimule, mais la joie que communique la maîtresse. » Condition aussi de franchise. Une grande jeune fille de 19 ans ne dit-elle pas : *C'est un vrai plaisir de tromper quelqu'un qui est toujours sur ses gardes.* Encouragement pour l'élève timide ou lente qui aurait besoin d'une explication supplémentaire. Non seulement pour les timides d'ailleurs. Elles sont nombreuses à souhaiter — je cite — *que la maîtresse soit disponible pour qu'on puisse venir à elle sans penser qu'on la dérange. Après les leçons, elle part, et c'est terminé. Aucune possibilité de poser des questions, de demander des conseils. Qu'elle soit prête à nous éclairer, à nous donner le meilleur d'elle-même, qu'elle soit toute de dévouement. Que par son visage ouvert, accueillant, elle nous encourage à nous confier à elle dans n'importe quel moment et quels que soient les problèmes angoissants qui*

peuvent se poser à des jeunes filles de 18 ans. Qu'elle use de son intuition ! Il est des questions qu'on pose plus volontiers à une éducatrice qu'à ses parents.

Le grand art d'allier secours et discrétion ! Quand on veut forcer une porte, elle se ferme à double tour : Chacun sait cela. Et pourtant, elles attendent parfois qu'on leur tende la perche. L'essentiel, je pense, c'est d'être soi-même en état de disponibilité, accueillante à toutes et à chacune **sans préférence ni partialité**. Elles ont bien soin de souligner que *toutes les élèves doivent « devenir » sympathiques à l'enseignante, si elles ne le sont pas naturellement*. L'une d'ajouter. *Les femmes ont beaucoup plus de difficultés que les hommes à rester impartiales. Elles pensent trop avec leur sentiment et montent sur leurs grands chevaux, si elles se sentent atteintes.* En pareil cas, il arrive souvent que les maîtresses, sans qu'elles le veuillent, rabaisSENT en classe les élèves en question. Une autre, pensant à un certain regard, à une intonation qui ne trahissait pas précisément la sympathie, écrit : *De tels procédés sont bien souvent inconscients. Je pense cependant que l'éducatrice se doit de surveiller son caractère et ses réactions, puisque son rôle est de comprendre l'élève, de l'aider à donner son meilleur rendement et à épanouir sa personnalité.*

Tout cela exige de la part de l'éducatrice une maîtrise de soi continue, un authentique désintéressement. Aimer sa tâche et ses élèves, ce n'est pas assurer son propre prestige ni « se croire indispensable à la marche du monde », mais faire simplement son service, sans partialité ni calcul dans son dévouement. Est-ce à dire que l'éducatrice doit paraître impeccable, affranchie de toute espèce de défaillance ? Je laisse la parole à une jeune fille : *Elle ne doit pas prétendre être parfaite aux yeux de ses élèves : chacun a ses faiblesses. Il vaut mieux manquer aux usages qu'à la véracité.* Un témoignage qui complète celui-ci : *J'attends de ma maîtresse qu'elle soit une personnalité. Avec cela tout est dit : elle possède une bonté ferme, elle est patiente et polie. Elle n'oublie pas que personne sur terre n'est infaillible. S'il lui arrive d'être en défaut, elle l'avoue et s'en excuse. Cela ne diminue en rien son prestige. Au contraire, les élèves l'aimeront d'autant plus et la prendront comme un magnifique exemple.*

Je retiens le terme d'**exemple**. S'il est vrai qu'à l'âge où elles achèvent leurs études, les jeunes filles sont capables de s'enthousiasmer pour les valeurs culturelles ou sociales en elles-mêmes, elles y croient d'autant plus qu'elles les voient incarnées dans les personnes. Le témoignage garde pour elles une valeur de première importance. Elles ne supportent pas de divorce entre la théorie et la pratique. Avant d'admettre une idée, elles veulent pour ainsi dire en contrôler l'authenticité en la voyant vécue par la personne qui la prône. Je me permets de donner ici un petit fait d'expérience personnelle. C'était au cours d'une leçon qui prêtait à discussion. J'avais été amenée à montrer qu'il pouvait y avoir de la noblesse, parfois même de la justice, à ne pas persister dans son propre point de vue. L'après-midi ou le lendemain, je ne me souviens plus exactement, les élèves me demandent unanimement de supprimer un « devoir » écrit. Après discussions et tentatives d'accommodement infructueuses, j'ai cédé. Et j'ai vu courir sur les visages un léger sourire entendu. J'en ai demandé la raison : *On voulait voir si vous saviez céder, m'ont-elles répondu !* J'en reviens aux témoignages écrits : *Le bon exemple et pas tant de discours ! Des leçons vécues !* Une autre : *Nous avons des maîtresses ou trop faibles ou trop sévères. Quand une élève désire ressembler à sa maîtresse, je crois que la maîtresse a réussi.* Ou bien : *Qu'elle soit comme elle me désire, pour que je puisse la regarder comme un idéal qui incite à l'imitation. Que je puisse l'imiter en tout.*

Voilà énumérées par les jeunes filles d'aujourd'hui les qualités qu'elles jugent

indispensables à l'éducatrice. Il est de toute évidence que, pour l'essentiel, les exigences n'ont pas changé et qu'elles ne changeront jamais. Je pense cependant à telle réflexion quelque peu mélancolique, qui porte bien, me semble-t-il, le sceau de l'actualité : « Ces qualités, on les trouve énumérées dans les livres de pédagogie. Si elle s'y conforme tout à fait, la maîtresse risque de devenir une sainte plus ou moins encombrante ! Mais enfin, s'il lui reste encore un peu d'humanité, cela ira très bien pour tout le monde. » Il y a là une espèce de prévention, de méfiance à l'égard de tout ce qui *a l'air* parfait ou pieux, à l'égard de tout ce qui ne paraît pas franchement humain. Cette exigence de proximité, d'**humanité**, nous l'avons sentie à travers toutes les réflexions de ces jeunes filles. Quoi d'étonnant ! Chacun sait que le monde moderne tend à ne respecter les fonctions que si les personnes qui les détiennent s'imposent par leurs qualités individuelles. En ce qui concerne l'éducatrice, si sa personnalité s'est formée d'une façon harmonieuse et équilibrée, le principe supérieur et divin, qui commande et dirige cet épanouissement, assume l'humain, le vivifie en « l'obligeant » pour ainsi dire à un perfectionnement continu. Un peu à la manière de l'arbre qui, chaque année, ajoute un cercle concentrique à son tronc, sans que rien ne soit changé, sinon qu'une sève nouvelle le traverse tout entier ! La **vie** n'est-elle pas à la fois richesse et simplicité ?

Et voilà que nous rejoignons la conclusion partielle à laquelle nous avait amenés la première partie de cet exposé. Si les élèves veulent vivre, il est évident qu'elles souhaitent se trouver en présence d'éducatrices bien vivantes qui, d'ailleurs, sauront s'effacer, leur tâche accomplie.

A réfléchir sur l'ensemble des suggestions fournies par ces jeunes filles — des jeunes gens auraient peut-être réagi différemment —, nous pouvons constater que la consultation a été fructueuse et que, réunies, ces réponses ont donné une vue assez complète des éléments du problème qui nous occupe, problème qui peut fournir ample matière à discussions et à méditation.

Pour l'essentiel, je veux bien que ces exigences concernent l'éducateur autant que l'éducatrice. Mais la mission de la femme, quel que soit l'état de vie dans lequel elle se trouve engagée, quel que soit sa profession ou sa participation à la vie publique, sa mission n'est-elle pas précisément de transmettre la vie, de la protéger contre toutes les forces de destruction et de domination ? C'est une vérité dont on risque de ne plus voir la signification profonde, tant elle a été répétée. Et pourtant, elle n'en garde pas moins toute sa force. Dans un monde livré à la technique, à la lutte pour la puissance, il est urgent que les valeurs d'intimité, de mystère, soient sauvagardées ; que la capacité d'admiration, d'offrande à Dieu et au prochain soit cultivée avec un soin jaloux dans l'âme des jeunes filles. Et, pour que celles qui nous sont confiées aient l'évidence d'un tel devoir, il faut d'abord que nous, éducatrices, nous soyons femmes — dans la meilleure acception du terme — que nous sachions être attentives aux autres, rassurer les timides et les faibles, les valoriser à leurs propres yeux ; comprendre et parler le langage du cœur, si précieux puisqu'il est capable de créer l'équilibre et le bonheur d'autrui. La meilleure leçon de choses, là comme ailleurs, n'est-elle pas la Personne et la Vie de celui qui forme ?

Un tel programme n'est pas nouveau. Il n'est pas de nature à nous décourager non plus, nous le savons. Rien n'est demandé qu'en même temps la grâce de répondre ne soit offerte. La Femme par excellence, la Vierge-Mère ne nous est-elle pas donnée pour être notre éducatrice inlassable et inlassée ? Et, pour alimenter notre élan, chaque jour ou du moins chaque semaine, nous pouvons, avec le prêtre, monter à l'autel de Dieu, du Dieu qui renouvelle notre jeunesse.